

René Barbier

SAGESSES POÉTIQUES DE L'ORIENT



2008

à mes étudiants

Illustrations : dessins numériques de René Barbier, peintures de Mme Bang Hai Ja, de Mme Fabienne Verdier, de Messieurs Xavier Altamirano, Jean Cuillerat, Gore, Escher.

Anecdote 1, à propos de Tao Yuanming

Fabienne Verdier - pureté -

Le poète Tao Yuanming n'oubliait jamais son instrument de musique durant ses voyages. Un jour, après une marche harassante, il vint s'asseoir près d'un étang à l'ombre des feuillages qui lui offraient leur ombrelle odorante et colorée. Le chant des oiseaux mêlé aux clapotis des vaguelettes composait une symphonie légère et mystérieuse. Le poète prit sa cithare et joua longtemps dans la clarté du jour, jusqu'au crépuscule. Toute la faune et la flore s'étaient réunies pour l'écouter. Les nuages eux-mêmes s'arrêtaient dans le ciel azuré. Le chasseur ne bandait plus son arc. Une source vint jaillir aux arpegges des premières notes. Le désordre des choses disparaissait dans l'harmonie du monde. À la fin Tao Yuanming s'endormit, laissant tomber à côté de lui sa cithare, sans cordes.

Anecdote 2 à propos de Krishnamurti

Un jour, un sage et le diable se promenaient bras dessus, bras dessous, comme il se doit chez un sage conséquent.

Devant eux, à quelques pas, un homme encore jeune semblait chercher quelque chose. Tantôt, il levait les yeux au ciel, tantôt il plongeait son regard vers la terre, scrutant son espace avec une minutie de chercheur d'or.

Tout à coup, il s'arrêta net et se précipita vers un objet qui brillait sur le sol. Rapidement il le saisit et, après avoir regardé d'un œil furtif et inquiet ce qui se passait autour de lui, il prit la fuite, emportant son butin.

Le sage, intrigué, posa alors cette question au diable :

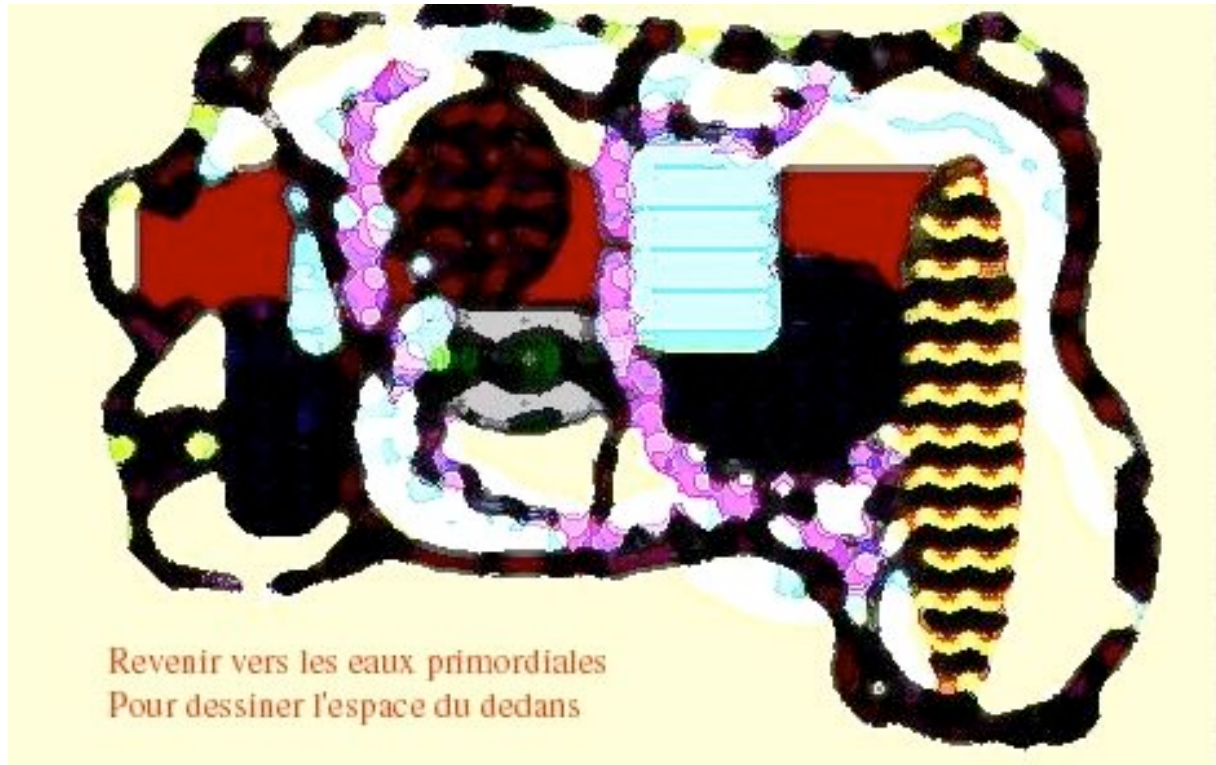
Quelle attitude bizarre chez cet homme, que vient-il de trouver d'extraordinaire ?

Il vient de trouver une parcelle de la vérité, lui répondit le diable.

Vous devez être très malheureux que cet homme ait fait cette merveilleuse trouvaille, lui murmura le sage, non sans un sourire malicieux.

Pas du tout, lui rétorqua le diable : je vais immédiatement lui proposer de l'organiser.

Le Visage d'avant la naissance



Un jour un maître de sagesse posa cette question à son élève attentionné : "Quel était ton visage avant ta naissance et avant la naissance de tes parents ?"

Pendant un moment qui parut une éternité à tous ceux qui assistaient à la scène, l'élève contempla l'intérieur de son silence. Il ne pensa pas. Il n'imagina rien. Il se laissa porter par l'infini.

"C'est le visage du mot visage. Il suffit de le gommer complètement sans vouloir l'effacer, pour le *co-naître*" répondit-il, très simplement.

L'histoire ne dit pas qu'elle fut la réaction du maître.

Le vieil homme



Fabienne Verdier - quiétude -

Le vieil homme avance lentement vers les confins du monde.

Son pas mesuré ne bouscule plus les constellations.

Sa main reste grande ouverte et ne retient plus aucune ombre.

Dans son regard, toute la compréhension du silence et de la gravité.

Dans son sourire, l'envolée soyeuse de l'oiseau qui plonge dans l'Ouvert.

Que cherchez-vous donc ? lui demande - soupçonneux - le jeune soldat aux noires peintures de guerre.

Je ne cherche rien, mon fils ; j'improvise l'instant, je délace l'espace, je fais du feu dans ma mémoire

Un homme fort



Un jour, le jeune guerrier demanda au maître : qu'est-ce qu'être un homme fort ?

Le maître dit : Rien de plus tendre que l'aubier. Un coup d'ongle le raye. Une brise le déracine. Une seule flamme le consume. Tel est le cœur.

L'homme fort connaît le cœur, noyau de toute force, c'est pourquoi il le respecte.

Dès qu'il devient croc, ouragan, incendie, il passe devant et protège, dégage, réchauffe, sans rien toucher autrement que par son cœur.

Le Boxeur

Le maître de boxe réunit tous les postulants à son enseignement et leur posa cette question : "pourquoi voulez-vous pratiquer la boxe ?"

Sur 20 personnes, 10 répliquèrent : "Pour taper sur les gars de l'autre bande"

Il leur demanda de sortir immédiatement

Il répéta encore une fois sa question

Cinq personnes affirmèrent : "pour savoir se défendre"

Il leur ouvrit également la porte de sortie

Les cinq personnes restantes dirent avec prudence : "pour devenir boxeur"

"Très bien", répondit le maître de boxe, "alors commençons". Il leur donna quelques rudiments techniques et les plaça devant un mur très blanc. Il alluma un spot très lumineux derrière elles ce qui projeta cinq ombres immenses sur le mur. "Battez-vous contre votre ombre" - leur dit-il.

Un mois après, il revint. Trois personnes avaient abandonné leur pratique. Les deux personnes qui demeuraient furent encouragées, mais le maître de boxe éteignit toutes les lampes du gymnase et leur demanda de continuer leur combat contre leur ombre dans l'obscurité la plus complète.

Un an après, un des deux combattants se révolta et affirma que tout cela ne servait à rien. Sa propre ombre lui envoya un crochet du gauche qui l'étendit KO pour de bon.

Le dernier combattant continua de boxer contre son ombre pendant plusieurs années.

Un jour, une lueur jaillit de lui-même et illumina l'endroit.

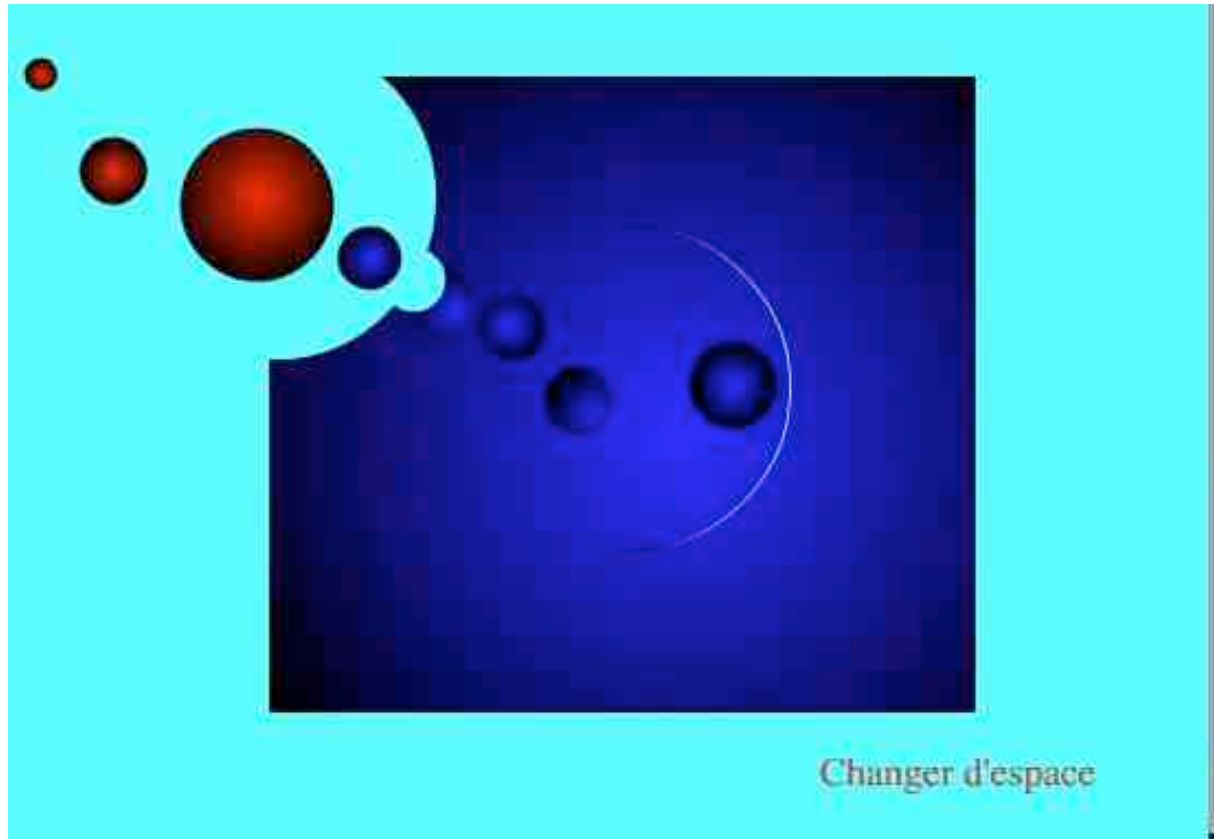
Le maître de boxe constata que son ombre avait disparu et que la boxe du dernier combattant était d'une souplesse et d'une fluidité permanentes, comme une sorte de danse aérienne d'une lenteur de source s'écoulant entre les rochers. "Ton apprentissage est terminé" lui dit-il. "Que veux-tu faire maintenant ?" lui indiquant d'un coup d'œil le ring éclairé qui l'attendait au fond de la salle.

Le combattant salua humblement son maître de boxe, prit ses vêtements et sortit en silence du gymnase, sans se retourner.

On ne le revit jamais.

Il était devenu le Boxeur

De la mort



Le disciple demanda : "Pourquoi la mort existe-t-elle pour toute vie sur cette terre ?"

Le maître dit : La mort n'est qu'un mot qui prend l'r

L'enfant qui sourit à la vie ne pense pas qu'il vient de naître. Le sage qui entre dans la mort, comme l'enfant, mais autrement, ne pense pas qu'il est en train de mourir parce qu'il connaît la non naissance de tout être.

De la totalité du Monde

Le disciple questionne son vieux maître :

Comment saisir la totalité du monde sans aller partout et sans voir la multiplicité des êtres et des choses ?

Le maître répond :

L'espace du bout du doigt ne pourra jamais contenir la totalité du monde. Pourtant, un jour d'éclair, lorsque la pointe de l'univers le perce légèrement, la goutte de sang qui vient perler, contient la totalité du monde.

Vers la lumière

Illustration de Mme Bang Hai Ja

On ne dira jamais assez
A quel point les ongles ont des mains
Les mains une tête
La tête un Univers
L'Univers un rien de temps et d'espace

On ne sentira jamais assez
A quel point l'âme
Bulle de savon bleue
Est une tulipe de jade
Dans le flux minéral qui monte
Vers la lumière

Recevoir

Recevoir ce qui est donné
Rendre ce qui fut reçu
A la vie multiple
Avec en plus une brindille
La tendresse
La tulipe ouvre son univers
Au soleil et à la pluie
Elle rend au monde son parfum
Ses couleurs comme des couleuvres
L'oiseau accepte la graine
débusquée sous la neige
L'enfant reçoit son chant
au moment où ses larmes gèlent
L'homme donne sa force
Si fragile mais fidèle
La femme offre son sourire
Un jour couleur de sang
La Terre s'ouvre au cosmos
Le cosmos s'élance vers nulle part
Rien n'est sûr Aucune trace
Si ce n'est le don ce diamant de l'échange

Le Vide



peinture de Gore

Un sage dit un jour, avant de s'endormir :

L'émeraude s'ébrase toujours sous les cris d'un enfant. Une forêt s'ouvre dans un sourire et se referme dans la poussière d'un volcan. L'oiseau fait son nid dans de jeunes mains devenues si dures et si cassantes dans le grand âge. Tout espoir est un jouet pour la pensée et toute pensée un fil du soi qui ne mène nulle part. Chaque rivière coule jusqu'au désert où l'eau pure n'est qu'un mirage.

Dans un éclair et sans testament, le Vide imagine ses formes. Entre Ciel et Terre, un jour où une goutte de pluie serpente le long d'une vitre ouverte, l'homme du juste milieu, tout à coup, prend conscience et s'éveille.

Le matin, une rose s'épanouit. Le soir, sa pluie de pétales s'étale. Entre les deux, la reliance parfumée.

L'enfant sans cheveu reste au bord de l'abîme. Une hirondelle le frôle de son aile. Il tombe et devient l'espace.

Lorsque le poing s'ouvre, la nuit se referme. Le rire n'est plus un coup de gong mais l'éclat sonore d'un bol tibétain. Le regard chante la surprise de vivre dans l'incertain.

Où va le Monde



Où va le Monde ? demande le disciple fébrile, un petit matin d'hiver.

Mouche ton nez, bois ta soupe et lave ton bol, répond le maître attentif.

La mort viendra et elle aura tes yeux



La mort viendra et elle aura tes yeux. Tes yeux d'amande douce. Tes lèvres de lauriers roses. Comme toujours, tu seras de l'autre côté des choses, avec le vent dans les cheveux, le soleil entortillé dans tes cils. Je l'attendrai la tête haute. Je lui dirai bonjour et je m'enflammerai d'un seul coup. Inutile de bondir dans la futilité des princes. Inutile de crier au mensonge, de fermer la porte aux sortilèges. Tout passe. La brindille elle même n'est qu'un pont d'argile au dessus du sourire. La mort viendra et elle aura tes yeux. Je l'accueillerai comme j'accueille ta main, avec une image couleur de printemps. Nous partirons ensemble vers la mer si lointaine. Nous entrerons dans le silence des prairies, dans les vagues de l'oubli. Tout sera dit en un instant puisqu'il n'y a rien à dire. Les projets - un tas d'herbes en feu sur l'horizon.

A la frontière,

Loin des charniers, loin des hivers,

Une enfant, quelque part, lâchera son oiseau.

Le pêcheur

Le maître de pêche, un célèbre moine Chan, envoya ses deux disciples préférés à la rivière.

Le plus ancien, déjà expert dans l'art de la pêche à la mouche, lança sa ligne et deux minutes après, il la sentit plier. Il la retint avec une souplesse déconcertante. Il jubilait.

Le plus jeune le vit sortir de l'eau une truite magnifique, qui tressautait dans tous les sens et lançant des éclairs d'argent sous les rais du soleil.

Il lui en voulait d'être capable, ainsi, de pêcher si aisément. Il devenait de plus en plus jaloux de ce savoir-faire.

Soudain le jeune homme ressentit une légère secousse dans le bras droit.

Une touche !

Enfin, il allait pouvoir montrer, lui aussi, toute sa compétence, d'autant que son maître de pêche venait d'arriver au bord de la rivière.

Il prit un soin extrême à bien ferrer le poisson tout en lui laissant un peu de champ libre pour ne pas le voir se détacher.

Quand il sentit que l'affaire était dans le sac, il tira fermement sur sa ligne.

Une superbe chaussure dégoulinante d'eau et d'algues apparût alors...

Ce jour là, le jeune moine eut sa première illumination.

Le fonctionnaire

Un mandarin, célèbre pour sa sagesse, fut nommé dans une lointaine circonscription.

Au lieu d'aller rendre hommage au seigneur du lieu, il alla immédiatement saluer un rocher aux formes étranges, très réputé dans la région.

Mon frère rocher, je m'incline devant votre mystère, lui dit-il.

Arrivé devant le seigneur très en colère, il s'agenouilla. Celui-ci prit un sabre et trancha la tête du mandarin.

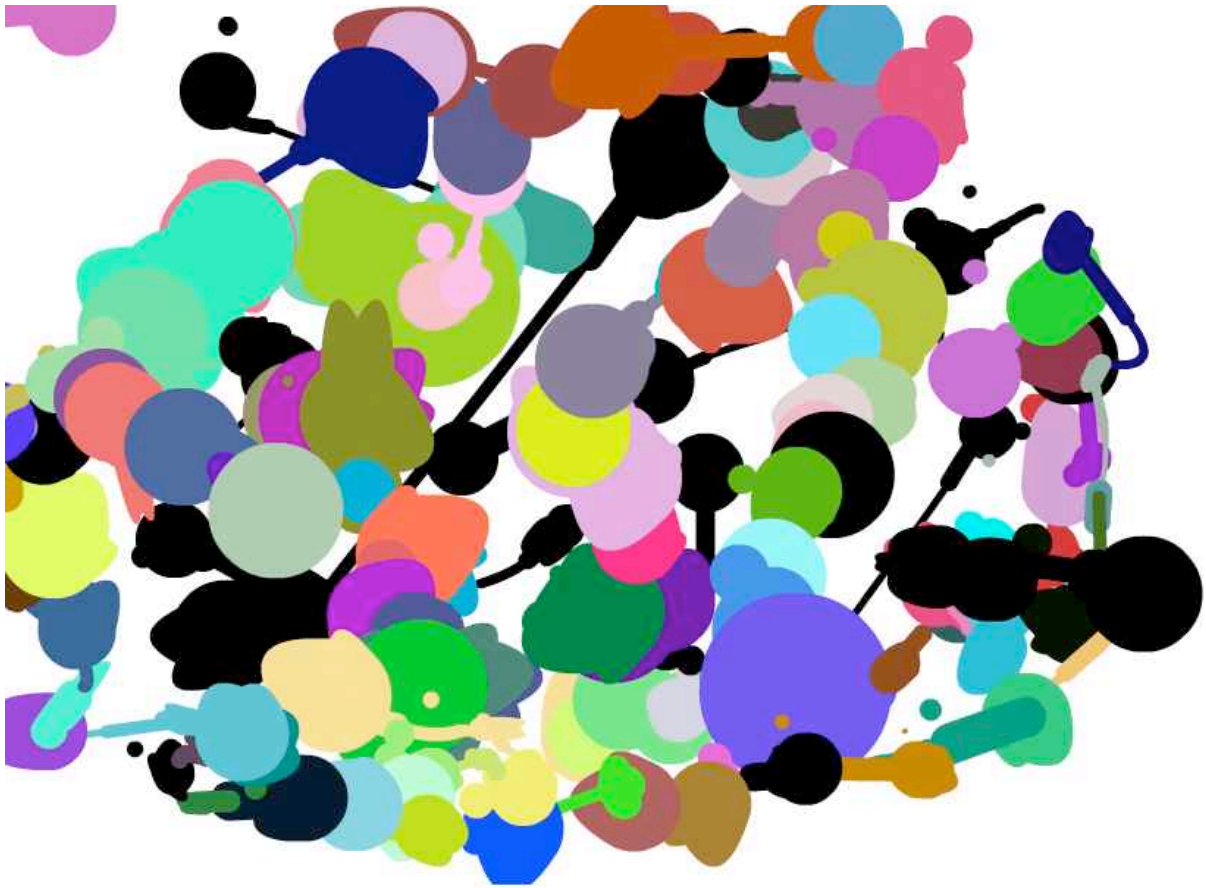
La tête roula en sautant les marches, jusqu'au bas de l'escalier

Comme un rocher

Le concept

Je veux connaître le monde et je lis tous les livres sérieux, dit le jeune élève, avec un rien d'interrogation dans la voix.

Tu as raison, répond le maître, le concept est un ballon rouge qui s'élève vers la vérité supposée. Il est bon de le voir changer de cap au gré des vents et du temps qui passe. Mais dès qu'il atteint le bleu du ciel, il éclate.

De l'amour

Ce jour-là, le disciple parlait de sa femme, restée au pays.

Au petit matin, ma main, barque ondulante, vogue lentement sur la mer de son ventre, pour une pêche miraculeuse...

Les autres disciples s'offusquèrent de cet attachement indigne à ce qui était lié au sexe et à la mort, en exhibant des parchemins tantriques.

Ma barque est pleine de tendresse et ma pêche miraculeuse est bien au delà de la mort, tenta de rétorquer le disciple.

Dans son coin, sur le visage du maître, le soleil levant et le sourire faisaient l'amour.

La souffrance

Le disciple : "Mon ami se meurt. Ma peine est infinie. Que puis-je faire ?"

Le vieux sage : "La souffrance est un pont suspendu entre l'homme et l'homme. Elle est une donnée immédiate de la conscience pour avancer vers la plénitude du vivant.

Mais il est des êtres pour qui il n'est plus besoin ni de partir, ni d'arriver. Ils connaissent sans savoir. Ils aiment sans douleur. La tristesse se dilue dans leur sourire.

Etrange la beauté du chant d'une mésange

Fusillée

Trouvez la clé !"

La Cavalière



Le disciple :

Ce cheval sauvage est d'une vigueur sans pareille ! Jamais personne n'a pu le dompter. Plus d'une centaine de cavaliers ont été jetés dans la rivière. Il est comme fou et parcourt la campagne sans s'arrêter.

Aujourd'hui, nous recevons une personne célèbre pour sa maîtrise de la vie fougueuse.

La Cavalière monte le cheval d'un seul coup.

Le cheval se cabre, hennit, se dresse sur ses pattes de derrière, donne des ruades à défoncer la Grande Muraille de Chine.

Rien n'y fait. La Cavalière reste bien sur la selle, impassible, comme un bloc de glace. Au bout de quelque temps, le cheval s'assagit et accepte cette étrange silhouette. Ils partent ensemble à travers les bois, les prairies, les rivières.

Ils traversent ainsi tous les pays, tous les continents.
Regardez-les, Ils sont là, crie-t-on de toutes parts !

Les passants s'inclinent à leur passage. Les enfants s'arrêtent de jouer pour réfléchir. Les

bonzes entrent en méditation.

Mais enfin, comment se nomme cette Cavalière, demande, un jour, un jeune disciple étonné ?

Le maître le contemple un moment, et lui répond :

C'est la Mort.

La simplicité

"J'ai été fait simple" (Jiddu Krishnamurti)



Illustration de Jean Cuillerat

Toutes les sources sont du haut
Mais le fleuve est du bas
Tous les fleuves sont du haut
Mais l'océan est du bas
De l'océan aux sources
Un seul pas tout en nuage
De la source à l'océan
Un accomplissement
Tous les océans tombent dans l'Océan

Qui n'est ni du haut ni du bas
Qui accueille l'Océan
Si ce n'est l'Océan

Le fond

Il y eut tant de souffrances dans ce pays qu'on voulut entendre une parole éclairée.

Le vieux moine resta longtemps silencieux.

Son regard apaisait.

Ses mains offraient leur lumière.

Un jour, la peine fut moins évidente.

Il dit : "Quand la forme s'envole, le Fond se livre

Abeille".

Puis il disparut, dans son dessin.

Le chemin du philosophe



Le jeune moine :

Quels sont les dangers sur le chemin qui mène à la sagesse ?

Le vieil homme :

Lorsque vous lancez un galet de sel dans la mer, il rebondit de vague en vague, et semble jeter des éclairs dans un premier temps.

Dans un deuxième temps, il coule lentement en tournoyant sur lui-même et commence à perdre de sa substance.

Enfin, arrivé au fond de l'océan, sa forme a disparu. Il s'est dissout dans la totalité marine.

Pour le philosophe qui est en chemin vers la sagesse, le danger du premier temps consiste à se complaire dans le jeu conflictuel des mots et du pouvoir avec le monde et les autres.

Le danger du deuxième temps, c'est la croyance dans la non-croyance, lorsque vous pensez ne plus être dans l'en deçà (le superficiel) parce que vous seriez déjà dans l'au delà des mots (la profondeur). La conséquence : le risque d'une insensibilité à l'univers émotionnel des autres et à la réalité bouleversante du monde.

Seul le troisième moment, sans peur et en vérité au delà du temps et de l'espace, vous fait vivre "autrement", ni dans l'au delà, ni dans l'en deçà, mais dans un "ailleurs" qui reconnaît pourtant l'au delà et l'en deçà illusoires de la réalité apparente. Tout à coup, vous connaissez

ce fait : la vérité est un pays sans chemin. Ce vécu singulier, sans personne pour le nommer, est Compassion, sensibilité absolue.

Blanche ou l'amour de la montagne

À Agnès

Le jeune moine : Faut-il aller jusqu'au bout de soi-même pour rencontrer la Réalité ?

Le vieil homme dit :

J'avais une amie dont le prénom était une ouverture sur la beauté du monde. Blanche - ainsi l'appelait-on - portait en elle les horizons comme les voiliers tendent leurs voilures. De la montagne, elle connaissait presque tout. Pas une seule plante aérienne qu'elle n'ait déjà respirée. Pas un seul sentier qu'elle n'ait foulé de son pas de louve. La montagne l'attirait mystérieusement comme d'autres sont fascinés par un visage, une main, un regard. La montagne semblait comprendre et l'attendait. Elle avait toujours l'intuition du montagnoux, partout où elle se trouvait, que ce fut dans le désert ou dans la steppe ; au bord de la mer ou à l'orée d'une forêt. Elle était née du flanc de la montagne, alliance de soleil et de nuages déchirés, à la frontière de la neige et du silence. Suspendue parfois entre deux espaces, jamais elle n'avait eu le moindre accident, la plus petite égratignure.

Dès qu'elle apercevait une montagne, elle savait déjà qu'elle atteindrait bientôt son sommet. Non par goût de la domination, mais par nécessité intérieure, comme si là-bas, là-haut, dormaient depuis toujours ses propres racines imperceptibles. Elle aimait gravir la montagne par des chemins détournés, en débroussaillant et en sautant par dessus les futaies. Blanche prenait rarement les sentiers bien aplatis par les promeneurs du dimanche. Elle découvrait sans cesse de nouveaux carrefours, de nouvelles allées mal tracées. Elle n'hésitait pas à prendre le temps de contempler le paysage, de discuter avec les végétaux et les oiseaux, de caresser les rochers volcaniques, de poser sa joue sur l'écorce d'un arbre foudroyé. Tout son être était porteur d'une relation avec son environnement naturel et, comme par miracle, tout ce qui vivait là n'avait aucune crainte de sa présence. Or Blanche, un jour, s'éprit d'un beau chevalier de l'ancien temps. Elle l'aimait pour ses aventures sur des terres lointaines. Pour sa force de vie et pour la faiblesse qu'elle y discernait. Son amant n'avait d'yeux que pour elle : les plus exquises jeunes filles passaient près de lui comme des ruisseaux ensoleillés sans qu'il s'en émeuve. Blanche était troublée par cet amour si étrange, si rustique dans son épaisseur. Son amant ne supportait pas qu'elle puisse dépasser le milieu d'un versant montagnoux. Il s'affolait dès qu'elle faisait mine de gravir vers les sommets étincelants. Il n'avait jamais pu lui dire la raison de sa peur. La connaissait-il vraiment ?

Il savait simplement ne pouvoir aller jamais plus loin, lui-même, qu'à mi-chemin, pris dans l'étau du haut et du bas, fixé sur le versant comme une flèche sur la corde tendue d'un arc de pierre. A chaque fois, arrivée à mi-hauteur d'un sommet, Blanche pensait à son amant et cette image recouvrait tout à coup l'ensemble du paysage. Elle avait de plus en plus de difficulté à rester présente dans l'instant des fleurs et l'immobilité fugace d'un rapace aux yeux d'or. Plus encore, elle ne devait pas regarder vers les cimes et elle avait pris l'habitude de détourner la tête vers les profondeurs de la terre. Ainsi pouvait-elle concilier son attirance pour la montagne et son amour pour son amant. Un jour, cependant, au détour d'une forêt ténébreuse, une montagne lui apparut dans tout son éclat multicolore. Montagne terrible ! Aux sommets presque invisibles dans leur blancheur. Aux parois abruptes et tranchantes. Aux formes indéfinissables. Aux forêts mouvantes. Aux cascades vertigineuses. Aux lacs noirs d'un silence sans fond. Blanche ne put se retenir. Elle décida sur le champ de rencontrer cette montagne bien qu'elle n'eût pas prévu de son aventure. Elle commença par en faire le tour pendant des jours et des jours. Puis, un matin, elle repéra une trace sinueuse qui s'enfonçait

vers le ciel et la suivit. Jamais montée ne fut plus légère, ni rencontres plus odorantes. A croire qu'elle était portée par l'Ange de la brise.

Toute halte était profitable à son expérience. Toute nouvelle avancée lui permettait d'improviser un monde nouveau. Arrivée à mi-pente, Blanche ressentit comme une douleur dans le ventre. L'image de son amant lui revenait, fidèle. Blanche ne pouvait plus faire un pas. Elle restait immobile au milieu d'un stock de laves pétrifiées. La peur panique de perdre son amant l'envahit soudain. Elle sembla se liquéfier, disparaître dans la crevasse qui bordait ses pieds. Elle n'était plus ni du haut, ni du bas. Blanche était de nulle part, inexistante, invisible à elle-même. Seule sa peur de perdre son amant l'enracinait là, à mi-chemin, dans cette région qui ne la concernait pas. Or des vents puissants se mirent à souffler. Une pluie orageuse se déversa tout à coup sur elle. Mille éclairs vinrent zébrer son visage englouti. Sous ses pas, la montagne commença à trembler, puis à se fissurer par morceaux. Il lui semblait que la nature entière passait à travers son corps dans un flux ininterrompu de créations et de destructions épouvantables. Elle n'osait plus regarder vers le bas, comme à l'accoutumée, car elle était gagnée par un vertige sans précédent. Dans les profondeurs de la vallée, les ombres paraissaient crocheter sa vie pour l'entraîner vers un magma insondable. Ce fut une marmotte égarée qui la sauva. Elle entendit d'abord son petit pas furtif, puis la vit dévaler une carcasse d'arbre pourri et partir vers les hauteurs. Blanche osa jeter les yeux vers les cimes.

A ce moment précis, elle aperçut cette sorte d'éclat étoilé qui marquait la fin des sommets et le commencement de l'univers. Elle perdit sa peur comme on lâche un ballon rouge. Sans réfléchir elle avança ; sans faire attention, somnambule de son destin, elle gravit la montagne aux contours de plus en plus lisses comme la peau d'une enfant. Son regard restait fixé sur l'étoile minuscule des sommets. Blanche fut bientôt au plus haut pic de la montagne. Elle allait juste toucher cette mince pellicule de rêve et découvrir un je-ne-sais-quoi dans un presque rien quand son âme glissa le long de son corps et vint s'unir à l'impénétrable panorama qui s'enflamma pour l'éternité d'une seconde.

On ne retrouva jamais Blanche comme avant.

La reliance

Aujourd'hui, le jeune moine interroge :

Comment comprendre le sens du mot "reliance" ?

Le vieil homme répond :

Un jour, un papillon se posa sur le doigt d'un sage en méditation.

Pour la première fois, l'insecte changea d'univers.

Pour la première fois, au même instant, le sage devint papillon.

L'altérité

Le jeune moine :

J'ai toujours tendance à vouloir imposer mon point de vue à l'autre, principalement dans le domaine spirituel. Malgré moi, je n'arrive pas à faire disparaître ce désir.

Le vieil homme :

A la racine, l'autre, toi et le monde ne font qu'un. Découvrir la pertinence de la Non-Dualité est l'essence de la Vérité. Pourtant, dans l'apparence et par l'histoire de chaque être, la différence s'impose, sans jamais nier cette radicalité.

Depuis toujours, Mille Orifices et Sans Orifice discutaient sur le sens de la vie. Dans leur pays, chacun profitait de cet échange, souvent questionnant.

Mille Orifices voyait essentiellement le monde d'un regard tourné vers l'extérieur. Sans Orifice l'observait vers l'intérieur. Tous les deux parlaient d'un Souffle qui les animait. Un jour, Mille Orifices pensa que Sans Orifice aurait beaucoup plus de chance et de compréhension du monde s'il possédait, enfin, un orifice ouvert sur le vrai Souffle. Il se dit qu'il devait lui donner une de ses propres brèches. Le soir venu, pendant que l'autre dormait, Mille Orifices pratiqua un tout petit trou dans l'être de Sans Orifice. Immédiatement, de la fente pratiquée, un grand Souffle renversa Mille Orifices, tandis que Sans Orifice se dégonflait lentement. Une minute plus tard, il était mort.

Mille Orifices ne comprenait pas, parce qu'il avait reconnu la puissance du Souffle de son propre monde. Il s'aperçut bientôt que ses 999 orifices se dégradaient de jour en jour. Peu de temps après, ils étaient tous refermés et Mille Orifices était devenu un tout petit sans orifice, qui n'avait plus rien à communiquer.

La colère

Le jeune moine :

J'ai parfois des rages destructrices qui viennent du plus profond de moi. J'ai beau les analyser, elles ne disparaissent pas.

Le vieil homme, le regard perdu dans l'envol d'un insecte.

Derrière le mur de la colère, il y a toujours un mur de verre, où tout se miroite : Ce que l'on peut changer, et ce que l'on ne peut pas changer.

Un jour un papillon s'y pose et le brise.

Tout devient évident. Il suffisait d'un rien.

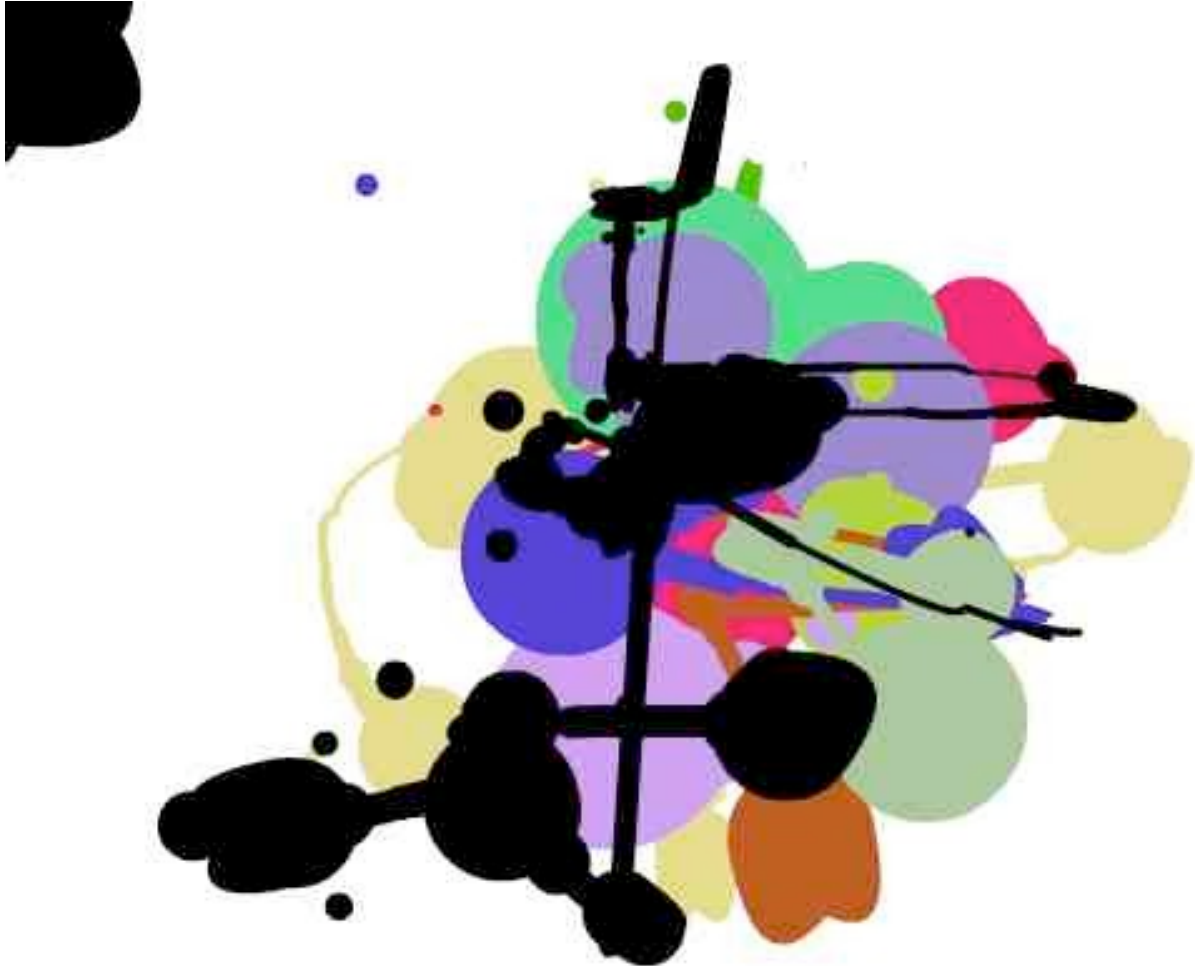
Le jour entre dans la nuit. Le parfum dans la pierre. L'oiseau dans son nid.

Nous sommes au monde.

Le Maître

Ce maître parlait si bien
que ses nombreux disciples restaient muets d'admiration.
Son discours, sillage d'eau claire
dans un océan mazouté,
rassurait.
Ses phrases, cinglantes ou arrondies,
tissaient un filet sur les choses et les êtres.
Un jour qu'il exposait ainsi
l'essence de la bouddhété,
un oiseau, venu des nuages,
se posa sur sa langue.
Le maître, la bouche ouverte,
entendit l'oiseau lui murmurer :
"Tu as la langue bien pendue !"
Quelques auditeurs comprirent soudain.
Chaque mot n'est qu'un oiseau de passage.
Ils prirent le large avec l'oiseau.

Après



Le jeune homme demanda au vieil homme : Que pensez-vous de ce que vous deviendrez après ?

Le vieil homme : Pourquoi parler d'après ou d'avant, alors que tu ne sais pas encore ce que veut dire vivre "maintenant" ?

Ma forme est flamme

Venue de l'univers.

Homme aujourd'hui,

Femme demain,

Hier, orchidée blanche.

Quand viendra l'heure de sa nuit,

Elle se dissoudra

Dans la Terre-Univers.

Ainsi tout sera clair.

Ainsi tout sera bien

De l'extinction de tout être

Le jeune homme : qu'est-ce que l'être dans l'humain ?

Le vieil homme ; L'homme tisse un drap de couleurs avec son esprit logique, et le tire sur son corps nu lorsqu'il a trop froid, seul, perdu dans l'univers. Il nomme cette création : l'être.

Le disciple : et son âme ?

Le vieil homme ; Certaines sagesse le disent, l'individu est comme une simple bougie, sans plus.

La bougie possède un corps de cire, une tête de mèche et une flamme qui éclaire l'obscurité. L'homme dispose d'un corps de chair, d'un cerveau et d'une "âme" qui donne du sens à son existence.

Un jour, à la fin, la bougie devenue minuscule voit s'éteindre la flamme. Parfois, un coup de vent la souffle avant l'heure.

Ainsi de l'homme lorsqu'il meurt.

La flamme est de notre monde, l'âme également, dans toute sa complexité historique, culturelle, sociale, psychologique et biologique.

L'âme n'est rien d'autre que cette flamme qui vacille mais anime sans cesse le sens d'une vie concrète et qui se termine radicalement à la fin de celle-ci, en laissant quelques traces éphémères nommées "culture".

Mais elle est la manifestation, la forme singulière du feu-énergie, dans notre monde. Le feu dépasse la flamme et la lumière que le feu actualise, dépasse le feu dans un Nuage d'Inconnaissance.

Qui peut dire si l'"éclaircissement" de la lumière ne présente pas d'autres formes dans d'autres niveaux de réalité, inconnus et impossibles à imaginer de notre part ?

La piété filiale

à Abonim

Comme quatre îles autour d'un voilier solitaire, les quatre sœurs étaient réunies autour du père.

Leurs époux constituaient un deuxième cercle, sans bruit, autour d'elles.

L'étranger posa cette question : Qu'est-ce qu'un père pour chacune d'entre vous ?

La première sœur répondit : c'est l'être qui m'a donné la vie.

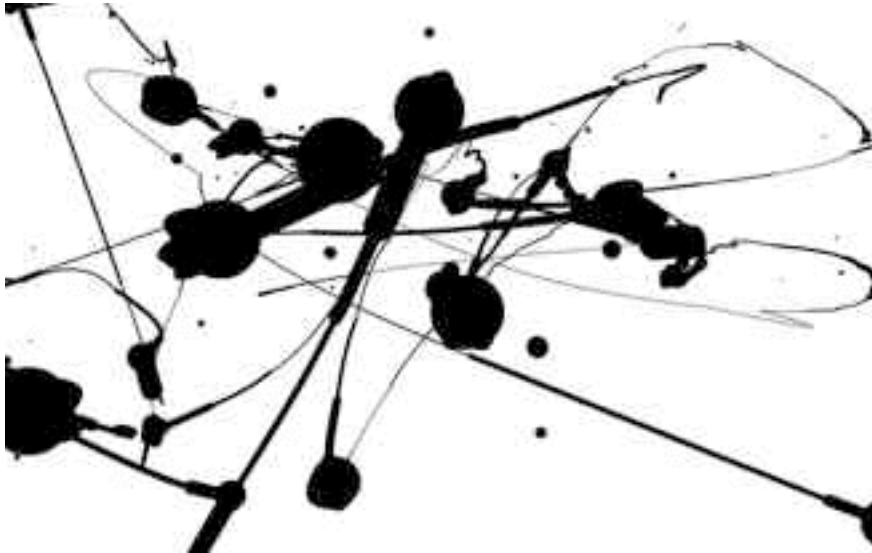
La deuxième : c'est l'être qui m'a nourrie.

La troisième : c'est l'être qui m'a éduquée.

La quatrième resta silencieuse...

Son regard, seul, jeta un pont entre le Rien, l'Esprit du Bouddha, et la compassion qui illumina la chambre comme un Océan pacifique

Le moine BI, chasseur de mouches



Le moine BI était connu dans toute l'Asie pour son extrême habileté à capturer les mouches d'une seule main. D'un geste prompt comme l'éclair, il enfermait l'insecte dans le creux de sa paume. Puis, tout aussi rapidement, il l'emprisonnait dans un bocal en verre dans sa chambre. Plusieurs dizaines de bocaux étaient ainsi alignés sur des étagères le long des murs. On avait souvent voulu le mettre à l'épreuve. Des mouches des pays les plus divers lui furent présentées. Certaines, minuscules et d'une célérité étonnante, provenaient de contrées lointaines et barbares.

Jamais il ne fut mis en échec.

Ce soir-là, une mouche d'un noir profond vint le surprendre durant sa sieste de l'après-midi. Elle osa se poser sur le bout de son nez.

D'un seul coup, comme toutes les autres, il l'attrapa. Il la sentait se débattre, affolée, à l'intérieur de sa main. Avec précaution, il la plaça dans un nouveau bocal. Mais – ô stupeur – il constata qu'aucun insecte ne s'y trouvait. Rien non plus ne volait dans la pièce. Cependant il entendait le cognement de la mouche sur les parois du bocal.

Le moine se dit qu'il était en présence d'une sorte de maléfice de sorcier et se promit s'y réfléchir. Il se rendormit.

Au réveil, il retourna vers son bocal et sa prisonnière. Toujours rien, pas l'ombre d'une bestiole.

Il se mit alors à voir simplement le bocal et son contenu sans chercher à savoir. Tout à coup, le bocal fut invisible comme la mouche. Puis tous les autres bocaux et les murs de la chambre disparurent. Le moine BI également pénétra l'espace du monde. Tout était devenu Énergie blanche.

Ce jour-là, le moine BI mourut à lui-même

Le Réel

Depuis longtemps cet homme occidental sentait tout près de lui la présence d'une partie de lui-même qui le dépassait complètement et qu'il nommait le Réel. Mais jamais il n'arrivait à comprendre ce sentiment qui l'envahissait parfois, dans le calme de sa maison.

Il alla voir le vieil homme, réputé pour sa sagesse.

Le Réel, dit le vieil homme, est l'Enfant qui n'a pas de nom et qui demeure caché derrière votre dos. Impossible de l'apercevoir, même dans le miroir d'une rivière.

L'homme ne voulut pas accepter cette réponse. Expert dans la maîtrise technique du monde, il inventa de nouveaux instruments d'observation très sophistiqués, dotés, dans l'enregistrement des images et des sons, d'une sensibilité inouïe de jour comme de nuit.

Il demanda à des observateurs spécialisés d'être attentifs au moment où il le souhaiterait pour constater ce qui lui arrivait.

Un jour de grande sérénité, l'homme sentit la présence de l'Enfant derrière lui. Le dispositif scientifique était près et il appuya sur la manette d'enregistrement.

Des milliers d'éclairs jaillirent des appareils ; les vidéos enregistrèrent l'espace sous tous les angles ; les observateurs notèrent tout ce qu'ils purent voir et entendre.

Mais au moment même où l'homme appuya sur le signal, le sentiment de la présence du réel disparut.

L'homme s'empressa d'aller constater le résultat des enregistrements.

Rien. Le vide. Le néant.

Lui, assis, dans son extrême solitude.

Désespéré, il resta plusieurs jours dans une sorte de dépression. Puis, une fois le calme revenu, il ressentit de nouveau l'Enfant derrière lui.

Il alla de nouveau interroger le vieil homme.

L'Enfant est invisible, inaccessible, inutile de vous acharner à vouloir l'objectiver. Vous ne pouvez le sentir qu'avec l'œil de contemplation.

Mais comment le vivre à l'intérieur de moi. Je me sens toujours séparé et malheureux.

L'Enfant est le Réel sans commencement ni fin et vous êtes le Réel. Il n'y a aucune différence. Seule la pensée discriminante portée sur l'Enfant provoque la séparation. Aucune technique, aucune discipline ne vous donnera la clé de cet état. Seulement le silence intérieur, le sans image, la non pensée et l'Enfant fleurira dans votre œil comme la graine omniprésente dans le terreau le plus fertile.

L'homme comprit immédiatement la révolution de l'esprit que cette attitude impliquait. Abandon des certitudes, des nominations systématiques, et des maîtrises du monde. Relativité de la raison et remise en cause de la place économique et politique de l'homme dans la hiérarchie sociale.

Il préféra croire, selon sa culture, en un Dieu tout-puissant incarné.

Pourtant le vieil homme lui avait dit que cette croyance ne pouvait être que l'ombre de l'Enfant qui ne donne jamais d'ombre.

L'invitation



Peinture de Gore

Un jour, j'ai invité la mort en vacances - dit le vieil homme.

Pourquoi cette nuit-là ?

Pourquoi est-elle entrée chez moi par le trou de ma mémoire et s'est-elle installée dans mon existence comme dans un fauteuil d'opéra ?

"J'y suis, j'y reste" m'a-t-elle dit, d'un ton péremptoire.

Comme je ne l'avais pas vue arriver, j'ai pris soin de la dévisager tranquillement.

Contrairement aux clichés des religions, elle n'est pas apparue avec sa tête de mort habituelle, ses os blanchis et son énorme faux.

Elle était plutôt une belle femme, aux yeux bleus de nuit, aux seins discrets, aux hanches pleines qui en disaient long sur ses nombreux enfantements.

Dans sa voix, nul reproche et aucune peur en perspective. Une tonalité plutôt douce et accueillante. Ses gestes étaient lents et majestueux, comme ceux d'une danse traditionnelle

aux longues manches en Asie. Ses propos empruntaient la voie de la poésie et de l'aphorisme, loin des longs discours rationnels et emberlificotés.

Je me suis étonné de la regarder en face, ainsi, dans la pénombre de ma chambre. Il me souvenait d'un rêve où j'avais dû bondir à sa gorge comme un forcené pour la voir éclater en étoiles filantes.

Ce soir, rien de tel. Mais de petites lumières vives autour de son visage dont je reconnaissais, immédiatement et sans trop savoir pourquoi, les membres de ma famille, de mes amis disparus depuis longtemps. Ma mère et mon père, surtout, unis dans un seul grain de lumière et porteurs de toute la connaissance et de toute la compassion.

Peu à peu, habitué à sa présence presque chaleureuse, je me mis à la questionner.

Qui es-tu et d'où viens-tu ? lui dis-je d'un ton encore prudent.

Je suis celle dont tu rêves depuis toujours, une ombre parmi les reflets du soleil. En vérité, je ne suis rien, un point dans la durée. Tu ne me connais que dans ta pensée sans cesse noyée dans le temps linéaire. Je suis, vois-tu, le rien du Tout. Toujours à cheval sur l'instant, je commence à naître là où se termine la souffrance. Avec moi, dans mon regard et dans mon cœur, naissent l'amour immédiat et la création sans créateur.

Je viens de nulle part. Je ne suis jamais venue et je ne partirai jamais. Je ne suis qu'un entre-deux imperceptible entre ce qui est et ce qui n'est pas.

Mais n'es-tu pas la cruauté même de l'enfant qu'on martyrise jusqu'à la lie ?

Je n'ai rien à voir avec la cruauté de la maladie ou du crime des hommes. Ces derniers me méconnaissent totalement, sinon ils ne tueraient jamais. Il accepterait que la vie s'accomplisse et s'achève simplement dans l'ordre de l'univers. J'arriverais alors sans venir, au juste moment, comme un passage secret derrière le silence. Il n'y aurait aucun cri, aucune larme, un soupir peut-être lié à un sourire de nouveau-né.

Aussi étrange que cela puisse paraître, au fur et à mesure qu'elle parlait, elle s'espaçait.

Bientôt elle fut une forme minuscule perdue dans les lointains de mon regard. Mais, paradoxalement, sa présence invisible vint, de plus en plus et de mieux en mieux, animer tout mon être. Chaque mot, chaque geste, chaque image qui surgissait de moi, portait le sceau de la finitude radicale au cœur même de son affirmation absolue à exister.

Pour la première fois, je compris ce que veux dire vivre de commencement en commencement...

*N'être rien, c'est naître au Rien,
À chaque instant,
Dans le tout infini,
Comme une éclipse de soleil*

L'arme du crime



J'ai découvert enfin l'arme du crime
s'écria le détective
dans son exubérance de jeune loup
c'est simplement le mot amour

Toute la communauté resta stupéfaite
Beaucoup baissèrent la tête

Pères et mères
se regardèrent longtemps

Époux et Épouses
changèrent de conversation

Seul le vieil homme
osa lever les yeux
et acquiesça en silence
dans son sourire d'eau vive

La femme-biche du roi Yao



Très vieux déjà, le roi Yao s'éprit d'une biche couleur de cendre.
Ensemble, ils partirent vers le mont Gushe près de Lifen.

La femme-biche courait plus vite que la foudre.
Yao peinait à la suivre.

Sur son chemin il rencontra le fou Lu Tong qui lui cria
Danger ! Danger !
La racine n'a pas de langue.
Méandres, courbes,
Que serais-je sans vous ?

La femme-biche était si loin
Seule son ombre portait parfum
Yao semblait désespéré par le poids des années
Il demanda l'aide des oiseaux d'éclaircie.

Soudain la Montagne apparut
Crispée dans la lumière.

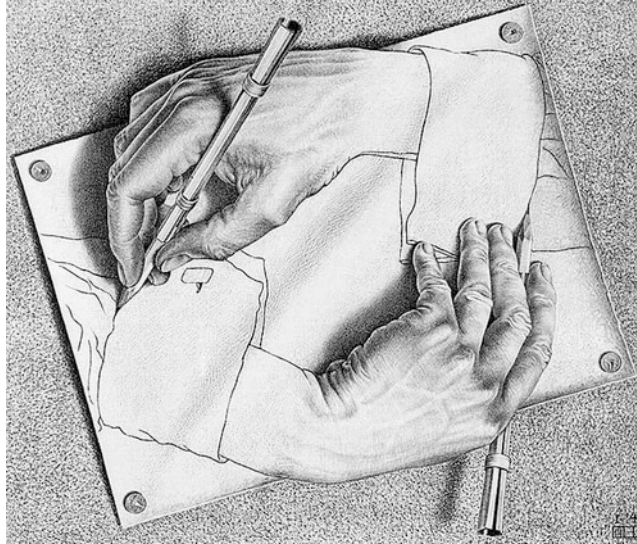
Au sommet la femme-biche
attendait immobile.

Yao prit son envol,
changea la nuit en orchidée
pour l'offrande

Près de la cime
la biche s'enflamma
et la femme surgit pour toujours
dans l'immense incendie du Monde

Nuages et pluie furent leur miracle*

La corde aux trois couleurs



à la mémoire de Isabel Lopez-Gorriz

Le jeune homme

– Je pense souvent à mes parents dans leur vieillesse. Que ferais-je si jamais je devais les accompagner dans leur dernier voyage ?

Le vieil homme resta un moment silencieux puis s'exprima ainsi :

– Il y a beaucoup de façons d'accompagner vers la fin, ou ce que nous croyons être la fin, un être cher.

Dans un pays très pauvre de ma connaissance, le fils emporte son vieux parent sur son dos à partir d'un certain âge, surtout lorsque survient une nouvelle bouche à nourrir. Il le conduit dans la montagne, et le dépose en un lieu précis, au seuil de la neige, peuplé par des dizaines de rapaces.

Personne ne peut échapper à ce devoir filial sans subir l'opprobre de la communauté, à commencer par le regard intransigeant de son vieux parent concerné. Son acte accompli, il redescend dans la vallée et assume son deuil aidé par les autres membres de la famille et du village.

Ici nous vivons autre chose : le rituel de la corde aux trois couleurs.

La personne très âgée ou même simplement très malade, est conduite par son fils, sa fille ou un ami très proche jusqu'au seuil d'un sas que l'on nomme "la passe". Dans ce lieu très sombre la personne en fin de vie ou malade entre seule et cherche à tâtons un coffre qu'elle doit ouvrir. Elle trouve toujours ce coffre intuitivement parmi trois coffres qui sont à sa disposition.

Le premier contient une fine corde blanche.

Le deuxième une assez forte corde rouge.

Le troisième une épaisse corde jaune.

Mais la personne ne peut voir quelle corde elle choisit réellement.

Dès le choix effectué, elle noue la corde autour de sa taille, à la hauteur du centre vital, par un noeud spécial et très solide qui, pourtant, peut se défaire d'un seul geste.

Puis elle avance encore quelques mètres dans "la passe" et d'un coup disparaît, projetée dans un puits sans fond.

Au bord du puits se trouve l'être aimant qui vient de la conduire au seuil de "la passe". Selon la qualité de son amour il voit ou il ne voit pas la couleur de la corde qu'il tient entre ses mains et dont il évalue la rigidité.

À l'autre bout de la corde nouée autour de sa taille l'être aimé explore trois espaces distincts suivant la couleur de la corde.

Avec la corde jaune, il voit au dessus de lui l'ouverture du puits illuminé par le soleil du monde et repère la silhouette de l'accompagnant à qui il peut parler.

Avec la corde rouge, il ne distingue plus l'ouverture du puits et ne peut plus parler à son interlocuteur. Il ne peut correspondre que par de légères secousses de la corde.

Avec la corde blanche, il réside dans un espace-temps où il ne communique plus car il faudrait trop longtemps pour faire passer une secousse par la corde. Seule la tension de celle-ci garantit encore la réalité de la relation humaine. L'être aimé, tout là haut, tient la corde et sait, s'il a suffisamment d'amour, où se trouve et ce que désire le plongeur du gouffre.

Avec la corde jaune, il y a de grande chance de ramener le plongeur à la surface.

Avec la corde rouge, c'est encore possible mais improbable.

Avec la corde blanche, le plongeur est déjà ailleurs. Il est devenu l'Autre.

Au bout de la corde blanche, le plongeur, la main sur le noeud si simple à dénouer, décide de la tension et de la relation.

D'un seul geste, il peut à tout moment dans son extrême solitude, choisir de partir vers son pays, notre pays.

* en Chine, l'expression « nuages et pluie » signifie « faire l'amour »